

Exposé sur la permanence du racisme culturel/structurel/politique dans les sociétés occidentales

- *Récitatif*, Toni Morrison, première publication en anglais en 1983 mais qui passe plutôt inaperçue. Traduction et publication en français en 2022. Unique récit court de l'œuvre de l'écrivain africaine américaine Toni Morrison, prix nobel de littérature en 1993, notamment connue pour son roman *Beloved*, et décédée en 2019. Longue postface par l'écrivain britannique d'origine jamaïcaine Zadie Smith.
- *Luce*, Julius Onah réalisateur nigéro-américain (né en 1983 soit à la publication de *Récitatif*) film réalisé en 2019 (année de mort de Toni Morrison) bref beaucoup de coïncidence c'est aussi pour ça que j'ai choisi de relier ces deux œuvres. Adaptation d'une pièce de théâtre de J.C Lee qui a aidé également pour le scénario du film.

1. Récitatif, Toni Morrison

Pour le livre > *Récitatif* > seule nouvelle de Toni Morrison, ce n'est pas un hasard, aucun de ses romans n'est laissé au hasard, toujours style très travaillé et construction très réfléchi. Donc pourquoi cette nouvelle ? et surtout cette publication et traduction en FR et à titre posthume donc.

Lecture du début

- Du racisme occidental biologique (scientifique) au racisme culturel

Il y a de nombreux écrits et de nb productions artistiques et littéraires qui traitent du racisme sous ses différentes formes. Si j'ai choisi de vous parler de cette œuvre de Toni Morrison c'est parce que je trouve qu'elle offre un pt de vue particulièrement subtil et précis sur le racisme tel qu'il me semble apparaître en majorité dans les sociétés occidentales hégémoniques.

Quand on parle de racisme en cours, quand on définit ce que c'est que le racisme on met souvent en avant sa forme à l'époque coloniale : ultrahierarchisante, fondée sur des prétendus critères scientifiques, allant jusqu'à des échelles de teintes, de couleurs (colorisme) voire le test du crayon dans les cheveux en Afrique du Sud.

Pourtant, le racisme demeure bien présent aujourd'hui et il s'est pourtant bien débarrassé de ces critères ridicules qui depuis longtemps ont été démontrés comme étant scientifiquement absurdes et complètement dénués de sens. D'un racisme occidental biologique à prétention scientifique on est donc passé à ce qu'on pourrait appeler un racisme culturel, ou politique selon les différentes appellations. Un racisme qui s'établit un peu partout de manière insidieuse, inconsciente parfois et à toutes les échelles : jusque dans la manière de penser et de percevoir l'autre.

L'intérêt de cette œuvre de Toni Morrison est qu'elle confronte chaque lecteur-ice à ses propres préjugés, ses propres attentes, ses propres perceptions de l'autre. Et c'est inévitable puisque les sujets sociaux continuent d'être façonnés par des structures de représentations racistes.

Résumé : cette courte œuvre met en scène deux protagonistes deux fillettes, la narratrice Twyla et son amie Roberta qui se rencontrent dans un pensionnat Saint Bonny pour orpheline ou enfants

abandonnés. Le récit les suit au cours de plusieurs rencontres durant toute leur vie. Rencontre enfance / sur une aire d'autoroute / dans une manifestation / au supermarché / dans un restaurant

Ce qui est intéressant comme le souligne l'écrivaine Zadie Smith, n'importe qui lisant cette nouvelle va être confronté à un désir en premier lieu : celui de savoir qui est qui ? qui de Twyla ou Roberta est blanche ? et laquelle est noire ?

Zadie Smith : p.69 > elle parle crûment. Idem p.72 > impression de malaise. Parce que le lecteur va chercher des indices, n'importe lesquels pour pouvoir déterminer la couleur de peau des personnages. Ce qui est quand même incroyable, c'est que le lecteur va s'échiner pendant 60 pages à essayer de retrouver la couleur de peau matériel, visible de personnages qui en fait n'existent même pas, qui ne sont que des êtres de papier, pure abstraction.

- Le projet de Toni Morrison

Comment l'écrivaine parle de cette nouvelle : « l'expérience d'ôter tous les codes raciaux d'un récit concernant deux personnages de races différentes pour qui l'identité raciale est cruciale »

Le titre *Récitatif* est quant à lui analysé dans la postface de Zadie Smith : 1. déclamation musicale du genre communément employée dans les passages narratifs et les dialogues des opéras, chanté selon le rythme de la langue ordinaire et comprenant de nombreux mots sur la même note. 2. Le ton ou rythme propre à toute langue

Ces 2 définitions sont intéressantes puisqu'elles mettent en lumière l'opposition entre le rythme propre à une langue, ce qui fait sa singularité et donc sa différence et le fait qu'un récitatif utilise de nombreux mots sur la même note et donc constitue un principe unificateur.

Ce court récit est bien un récitatif : il y a une unification du style, qui permet l'indécision du lecteur. Et en même temps, il nous oblige à nous questionner. Y a-t-il réellement quelque chose de propre, de spécifique, d'essentiel à telle ou telle communauté ? à telle couleur de peau ?

Est-ce que ce n'est pas plutôt nous en tant que lecteur qui projetons nos propres représentations ? voir p.112/113. Expérience sur une classe.

Un questionnement sur : qu'est ce qui fait un sujet, ce qui le fonde ? quelle expérience ? c'est dans un rapport, une relation à autrui qu'un sujet se fonde, et notamment la reconnaissance réciproque > c'est ce que veut dire le mot récitatif par ailleurs > on arrive à une voix propre, un style juste si l'on admet l'altérité radicale de l'autre. En ce sens, il y a bien un universalisme présent dans la poétique de Toni Morrison mais un universalisme radical et notamment radicalement différent de celui qui est souvent prôné pour mieux se confondre avec l'hégémonisme occidentalocentré.

2. Film > Luce, de Julius Onah

<https://www.youtube.com/watch?v=G7fgweyfUKU&t=10s>

Film réalisé en 2019 donc par le réalisateur nigérien américain Julius Onah.

Encore une fois film qui ne traite pas du racisme tel qu'on le conçoit ordinairement. Mais plutôt de sa persistance et de son omniprésence dans les schémas de pensée et les représentations de tout le monde.

Pour parler de ce film je m'appuierai notamment sur les analyses de la doctorante en sociologie et militante afroféministe Fania Noël, dans son livre *Et maintenant le pouvoir : un horizon politique afroféministe* > dans le chapitre 4 : « Les enfants des autres »

Synopsis/résumé : ce film c'est donc l'histoire d'un ancien enfant soldat érythréen qui est adopté par une famille blanche de classe supérieure aux Etats-Unis. Adolescent prodige dans un lycée aisé et majoritairement blanc, l'histoire se complique quand sa professeure (ici jouée par Octavia Spencer) convoque les parents du jeune homme à la suite d'un devoir sur Frantz Fanon et la violence. Les tensions vont donc se développer au fur et à mesure du film à partir du moment où ce doute va être mis en avant.

Les certitudes du couple de parents ne tiennent que peu de temps et on les voit s'effriter au fur et à mesure alors qu'aucune preuve apparente et concrète d'une prétendue culpabilité de Luce n'est mise au jour. Bon je vais pas spolier donc j'en dis pas trop MAIS

L'essentiel est ce que souligne et illustre ce film.

- Complexe de sauveur blanc > qui consiste à toujours vouloir paternaliser, sauver l'autre, ne pas le reconnaître comme un sujet tout à fait capable et autonome
- Le doute qui demeure présent alors même que c'est leur fils : deux poids de mesure quand on pense aux films qui mettent en scène des familles (blanches) prêtes à tout pour protéger leurs enfants > alors qu'ici comme le montre Fania Noël > « Cette simple convocation se transforme pour Amy et Peter en une enquête interne et émotionnelle sur Luce pour découvrir si leur fils est un sociopathe. »
- Et ce doute perpétuel, que cette affaire ne fait en quelques sortes que révéler, mettre au jour, il participe de la construction du sujet de Luce, qui ne peut se contruire que selon une opposition binaire complètement inhumaine : dans une scène de dispute avec sa mère il lui crie ainsi

« Je ne peux qu'être un ange ou bien un monstre ! » > on remarquera ici que les deux assignations qu'on lui propose ne sont pas à proprement parler des assignations humaines > l'ange comme le monstre relèvent d'un domaine hors de l'humanité, et donc inhumain. Que ce soit en « bien » ou en « mal », le sujet principal ici n'est pas libre, il demeure enfermé dans un cadre de représentations racistes qui le forment et le déforment en tant que sujet social. Quand la norme dominante demeure blanche, comment un individu noir peut-il se construire en tant qu'individu normal ?

Manière dont c'est filmé > accentuer la tension, en vient à faire douter le spectateur lui-même. De la même manière que Toni Morrison, Julius Onah nous « force » à émettre un jugement, d'une manière ou d'une autre, nous « force » à mettre en place et à utiliser des préjugés et stéréotypes en fonction de catégorie absurde. Par ce biais, il nous montre que nous pensons toujours selon un cadre spécifique et qui n'est jamais neutre en ce qui concerne les enjeux de race (au sens de réalité socialement construite bien sûr).